

GENÈSE

Je me nomme Séraphin. Séraphin Plumeau. Voilà qui est dit une fois pour toutes. N'en parlons plus.

Probable qu'il ne me serait rien arrivé si j'étais resté couché. Probable mais pas certain. Et puis, on ne peut pas rester éternellement au lit sans raison valable, comme la grippe ou l'amour.

Ce matin, je me suis réveillé avec une année de plus au compteur de la vie et ça m'a fait que dalle. Je me suis étiré et j'ai été pris d'une grosse envie d'uriner. Trente trois piges, y'a pas de quoi fouetter un chat... Pourtant, Nylène, ma tendre épouse en a décidé autrement, qui l'a copieusement rossé avant de m'offrir mon cadeau, sous l'œil courroucé de l'animal oublieux de ma date anniversaire et ayant, par voie de conséquence omis de mettre les voiles comme le fait tout honnête chat pourvu d'une bonne mémoire des événements familiaux.

Mais foin du chat : mon cadeau ! Une folie, une merveille, un joyau de technologie !... Un pistolet à pianos !... Le dernier né des ateliers *Beretta*, équipé de multiples fonctions dont le détecteur sonore, la visée autofocus, ultrasons anesthésiants et extracteur dentaire... Le nec plus ultra des pistolets à pianos.

Inutile de décrire mon excitation et l'état d'impatience dans lequel je me trouvais soudain. Le petit-déjeuner devenu superflu, je me précipitai aux commandes de mon hélinaute et décollai en quête d'une proie digne de l'arme redoutable. Quelques minutes d'un vol rapide dans l'azur flamboyant du matin calme me transportèrent tout guilleret en lisière de l'admirable forêt de Fontaublaine. Il s'agit là du plus bel îlot végétal conservé intact dans notre monde de béton, dernier bastion d'une nature encore insoumise où évoluent, libres, nombre de pianos sauvages constitués en troupes allegros et prestos.

Les dents les plus longues de cet animal, d'ivoire épais immaculé aux infinies nuances de tons crème délicats, sont

particulièrement appréciées des zoologistes, sculpteurs, chinois, braconniers, dentistes et collectionneurs. Dernière catégorie dont je suis. Les dents noires le sont beaucoup moins. Quant au piaño domestique, dégénéré, celui-ci ne fournit plus que des dents atrophiées de faux ivoire jaunâtre, bien laides.

Nylène ne partage pas ma passion. Tout juste la tolère-t-elle, savourant de me voir rentrer bredouille d'une partie de chasse. Son cadeau n'est certainement pas anodin. Me sachant insensible à sa réprobation, elle songea, plutôt qu'à me convertir, à adoucir le sort de mes « victimes » par l'usage d'un matériel sophistiqué. C'est une chasse bien inoffensive pourtant que la mienne où ma proie ne déplore à l'issue de mon intervention que la perte d'une paire de dents. Il lui en reste tout de même cinquante blanches et trente six noires.

La seule manière d'échapper à l'anathème serait de découvrir un cimetière à piaños. Fantasma de collectionneur. Mais pas seulement. Car ces animaux délicats ne s'abandonnent à la mort que dans la compagnie des leurs ancêtres. Je m'imagine parfois accédant, avec les difficultés d'usage en pareille aventure, à une vallée oubliée des cartographes et totalement inconnue des hommes. Là, haletant et épuisé, je m'abandonne au spectacle saisissant de milliers de squelettes maigres blanchis par le temps où la brise folâtre joue du xylophone dans les dentelles fragiles des os creux. Il n'y a qu'à se baisser pour ramasser des quantités de dents, ce dont je ne me prive pas, et compléter ainsi de façon spectaculaire ma glorieuse collection... Un doux rêve. Hélas ! Qu'un doux rêve. Comme celui de rencontrer un jour un piaño cocktail, l'animal mythique, le roi des piaños, dont nul ne sait s'il existe réellement, s'il exista jamais ou s'il n'est que le produit d'une imagination débordante. Rêve, encore !

Dans la réalité, c'est en pourchassant un jeune spécimen à queue rouge que je m'égarai... Distancé et bredouille, les conséquences de ma précipitation m'apparaissent avec acuité dès lors que s'estompe l'exaltation de la poursuite. Nouvellement armé, enthousiaste, je partis sans précaution au cul de la bête, omettant wordphone, Système de Géo-Positionnement et

nécessaire de survie pourtant fortement conseillé, en dehors des zones urbaines, par le ministère de l'Environnement. Et me voici je ne sais où, à la merci d'une pluie acide, d'un serpent à lunettes Vurilax ou d'une crampe d'estomac car je rappelle que je n'ai rien mangé ce matin. Je suis démuni tel un bébé au sortir de son éprouvette ! Je n'ai emporté avec moi que mon tout nouveau pistolet à pianos, lequel ne me servira à rien pour rentrer. Loin de m'affoler cependant, étant un familier de Fonteaublaine, je choisis de continuer mon chemin. De la Table du Roi à la Gorge aux Loups, j'ai sillonné cette forêt, parcouru ses sentiers, gravi ses monts, exploré ses grottes, croisé ses rochers aux formes étranges, bu à ses sources... Je suis convaincu d'y retrouver tantôt un de ces jalons remarquables susceptible de m'orienter dans la bonne direction.

Quelques heures de marche plus tard néanmoins, mon bel optimisme meurt, ayant émis cinq longues plaintes sinistres au préalable. L'enterrement est expédié rapidement, conscient que je suis à présent de vivre une situation préoccupante. Désormais, l'immensité inattendue de la forêt me consterne. Et la surabondance de sa faune ne manque pas de m'inquiéter, même si elle m'a un temps réjoui. En effet, n'ai-je pas surpris durant ma longue progression une harde fébrile de Claquedents nains ? Ces petits mammifères, d'ordinaire craintifs, ne daignèrent pas me prêter attention, trop occupés à se tricoter des pulls pour l'hiver. Plus tard, c'est un Boitout huppé en état d'ébriété qui faillit m'éborgner. Une autre fois encore, j'observai l'étonnant manège d'un Cherchefouille enfonçant ses louettes mauves dans la masse spongieuse d'un arbre mou, un Dalidendron je crois. Tous ceux-ci et bien d'autres m'ont profondément occupé l'esprit, de sorte que je fus longtemps dans l'insouciance de ma situation. Jusqu'à ce que s'imposât l'évidence : pas un sentier, pas un arbre, pas un rocher fameux de Fonteaublaine, pas un lieu familier où m'orienter.

Totalement déconfit, j'erre au hasard en longues enjambées automatiques. Tout me paraît étrange désormais. Le soleil lui-même perçant les feuillages prend une teinte verte peu commune.

Un chemin ouaté moqueté en boucles d'une épaisse couche de feuilles décédées m'entraîne où bon lui semble. Je crie, je siffle... sans trop de conviction, simplement pour tenter quelque chose quand bien même je sais inutile de le faire. Et, de fait, l'hélicoptère ne répond pas, n'accourt pas... Hors de portée, merdre !

« Toc !... Toc !... » fait le lointain.

Le son ne s'est imposé que progressivement à mon entendement. Trop faible d'abord... puis graduellement plus puissant... un drôle de bruit, incongru. Le choc clair du marteau sur la pierre ou le métal.

Je m'immobilise et tends l'oreille. Le tam-tam insolite persiste, la vibration s'insinue en entrelacs joueurs parmi les éléments disparates de la végétation avant de parvenir dans mon pavillon qui le capte et le renvoie le long de mon conduit auditif jusqu'à mon tympan, lequel transmet le signal à travers le marteau, l'enclume et l'étrier qui forment la chaîne ossiculaire, pour l'amplifier et le conduire dans la cochlée chargée de transmettre au cerveau les informations sonores sous la forme d'impulsions nerveuses via le nerf auditif. Pareil dans l'autre oreille.

« Toc !... Toc !... ».

D'où j'en déduis que l'origine du bruit se trouve à une distance indéterminée dans une direction variable comprise dans un angle mobile pouvant atteindre trois cent soixante degrés autour d'un point fixe matérialisé par moi-même.

« Toc !... Toc !... ».

J'avance donc un pied timide sur la piste empruntée jusqu'alors dont l'orientation me paraît équivalente à n'importe quelle autre choisie au hasard, et le second suit immédiatement, trop content de n'avoir pas de question à se poser. Ainsi, je m'enfonce toujours plus avant dans une végétation exubérante qui a perdu désormais beaucoup de son pouvoir d'attraction. Je ne

m'émeus pas davantage de la faune toujours abondante dérangée par mon ambulation agitée. Bientôt, j'avise cependant un cèdre aux belles proportions et aux branches longues horizontales. Le cèdre est un arbre sur lequel il est aisé de grimper jusqu'à près de quarante mètres de hauteur parfois, quoique rien ne vaille un ascenseur. Ce cèdre là n'en étant pas équipé, je m'emploie à m'élever par mes propres moyens pour parvenir, sans toutefois atteindre la cime, à dégager mon champ de vision des œillères végétales qui l'obturaient. Le panorama découvert ici-haut ne m'apporte aucune satisfaction. De toutes parts une forêt démesurée cerne mon cèdre sans que je perçoive une issue possible à mon expédition. Seulement, au loin, se dessine à la sanguine une falaise qui coupe le paysage d'une plaie ocre. Je ne connais pourtant aucune formation de terres rouges à Fontaublain ! Et le toc-toc semble provenir de cette direction.

Je descends de mon arbre. Pas d'autre choix que de diriger mes pas vers cette colline et ces coups, seuls échos d'une activité que j'espère humaine. J'adapte ma foulée au rythme du marteau invisible. Longtemps, sa régularité de métronome soutient mon effort. Je peine et je sue jusqu'au moment où, au terme d'une grêle de coups rapprochés, neuf exactement, suivis de trois coups longs sonores et espacés :

« Toc !... Toc !... Toc !... »,

le rideau de la forêt s'ouvre sur un paysage ahurissant.

Une vallée profonde, un long canyon creusé dans des terres rouges, ocre, jaunes et blanches éclatantes s'étend à mes pieds. D'innombrables ravins découpent ses falaises torturées, se rejoignent au cœur du canyon pour y déposer des cônes de sables orangés, mélanges des couches traversées par les eaux de ruissellement. Au loin, je n'aperçois qu'un désert de dunes et de monts disloqués.

Les arbres se raréfient soudain et le sentier, jusqu'alors bien délimité, se fond dans le sable. J'en emprunte les vestiges concaves qui serpentent le long d'un versant abrupt. Je découvre un nouveau monde où il est plus aisé de marcher, mais combien plus oppressant. Le tapement jusqu'ici traqué s'amplifie dans les

couloirs minéraux. Et de hautaines cheminées de fées observent mon intrusion qui laisse des empreintes de pas dans le sol meuble, déformées immédiatement en forme de cratères par les écoulements de sable fin.

Où suis-je ? Quelle est cette contrée ignorée des cartographes ? Fontaublain me paraît bien loin de cette réalité. Et aussi ce soleil vert implacable qui, au sortir du couvert végétal, me lance avec pugnacité des flammèches ardentes fort désagréables.

Je m'enfonce toujours plus loin dans le paysage cyclopéen. Je deviens nain parmi les grandes coulées d'ocres, les hautes colonnes dressées pour griffer le ciel trop bleu ou les nuages trop blancs, et les falaises formidables découpées en tranches napolitaines par des strates versicolores. De cette déliquescence naît un désert à perte de vue sur lequel plane un Mystère épais de l'espèce *Dassault*, dont la présence malsaine m'angoisse encore davantage. Les grains de sable bruissent à chacun de mes pas, improvisent une mélodie plaintive en accord avec mes pensées moroses. Dans l'air persiste le tam-tam métallique et régulier. Je n'ose prétendre qu'il s'est rapproché.

Je parviens au cœur du canyon, il bat furieusement sous mes pieds. La chaleur est accablante. Une goutte de sueur glisse dans mon œil et je discerne à quelques distances dans le flou ainsi créé un piano tremblant et agonisant qui se traîne dans le sable ruisselant. Et plus loin encore, dans l'onde mouvante de l'atmosphère surchauffée, rassemblées en un amoncellement dantesque : des dizaines, des centaines, des milliers de carcasses décharnées peuplent le désert de blancs épouvantails. Ce sont des pianos, des pianos droits, des pianos à queue, des trois-quarts de queue, des demi-queues, des quarts-de-queue, des pianos crapauds, des pianos de concert, des pianofortes, des petits, des gros, des *Pleyel*, des *Erard*, des *Gaveau*, effondrés, terrassés, tarabiscotés, répandus sur un linceul de sable vermillon. Vision sublime qui occulte instantanément ma trouille lancinante. Je me hâte, fou de joie, vers mon Eldorado. Je me fiche bien de rentrer à présent. Bras tendus, je m'apprête à plonger dans l'ossuaire

merveilleux, à me délecter de découvertes exceptionnelles... Soudain, tout disparaît ! Le sable se désertifie, les dunes font le dos rond. C'était un Mirage !... Il fallait s'y attendre, après le Mystère.

Mon élan brisé se tord d'agonie. Dure réalité. Droit devant, il n'y a plus qu'une immensité nue, indécente et cruelle. Les bras m'en tombent. Je voudrais disparaître, me fondre dans les dunes, me noyer dans ces vagues figées, tout oublier, me disperser, poussière parmi la poussière... Ne plus penser... Un Milan affamé tourne dans le ciel au-dessus de ma tête. Encore un sale oiseau de la même espèce. Je récupère mes bras et prends mes jambes à mon cou. Difficile ! Mais la peur donne des ailes. Ça n'est pas pour autant que l'on s'envole. J'ai au contraire la sensation de m'enfoncer dans le sable davantage à chaque pas. Comme dans un cauchemar, je cours au ralenti, je n'avance pas. Brusquement apparaît mon hélicoptère. Là, à portée de la main. L'appareil rutilant au soleil et ronronne doucement, porte ouverte sur son intérieur douillet. Je m'y précipite... Et la disparition instantanée de cet autre Mirage me laisse une fois de plus désespéré, toujours plus loin dans le désert.

Il est temps de réagir avant de perdre tout sens de l'orientation. Le toc-toc s'amenuise, je m'en éloigne. C'est pourtant le seul but à atteindre. Je dois revenir vers les falaises malgré les attraits d'une nouvelle illusion. Je vois la mer danser, les golfes clairs et les reflets d'argent, les reflets changeants et tout le toutim. Je ferme les yeux et c'est dans l'obscurité, que je m'en retourne, seulement guidé par le son du marteau, vers les falaises rouges et ocre.

Au bout d'un moment, un clapotis attire mon attention. J'ouvre mes quinquets. J'y vois beaucoup mieux ainsi et je découvre à mes pieds quelques poissons des sables procédant à une exhibition de sauts périlleux. Les bestioles, se sachant observées, rivalisent d'agilité. Le spectacle est charmant. Je m'absorbe dans une contemplation béate jusqu'à ce que ma conscience s'éveille lentement à la perception de l'intensification survenue dans l'émission sonore des coups frappés. Je dresse

l'oreille et m'avise de la réelle proximité d'iceux. Cela semble provenir d'un ravin ouvert non loin de là. Je délaisse aussitôt les poiscailles qui, vexées, vont se faire voir ailleurs, et m'engage sur un nouveau chemin. Il se met rapidement à grimper pour s'engouffrer finalement dans le flanc de la falaise par le moyen perforant d'un tunnel tout rond et lisse comme un pavillon de trompette, assurant par la même occasion l'excellente propagation du son. Je distingue le jour à l'autre bout et parcours le tunnel en une centaine de pas de *Moonwalk*. Car l'effet acoustique est saisissant à l'intérieur. Mes tempes battent fort sur le rythme de *Thriller*.

Je débouche, en produisant un « pop ! » sonore, dans une clairière lumineuse plantée en son centre d'un grand menhir en marbre pentélique chromatique accordé traditionnellement en si bémol. Le géant en forme de poire très allongée domine les lieux d'une dizaine de mètres et six ou sept personnes bras tendus peineraient certainement à en boucler le tour. Mais pourquoi le feraient-elles ?

Au pied de la pierre dressée s'agite une forme humaine minuscule en comparaison. Elle engendre, selon toute probabilité, le signal sonore qui me guida si longtemps.

Je m'approche en silence.

Il est déjà midi, seize minutes et dix-neuf secondes à mon chronomade³.

³ C'est une montre mais en plus compliqué, avec les heures des marées, les heures légales et illégales, les heures de Nouillorque, Pantruche, Dabo et Khonostrov, les heures d'hiver et d'été, les heures supplémentaires, les heures creuses, les heures fausses et exactes, l'heure universelle, l'heure GMT, l'heure d'hier, l'heure de demain, l'heure atomique, l'heure qui comme Ulysse, l'heure du crime, l'heure de se lever... et tout un tas d'autres fonctionnalités qui ne servent à rien.

DE LA GIDOUILLE⁴

C'est un étonnant rocher dont la silhouette ressemble, de loin, à un grand et gros homme. Sa tête, parce qu'elle en a la forme, lui fait une belle poire quoique minuscule en comparaison de sa bedaine. La poire fixe d'un air hautain l'horizon par-dessus la cime des arbres.

À sa base, un homme véritable, accroupi, tourne vers moi son dos voûté en plein cintre et noueux comme un problème. Il s'applique à graver à l'endroit de l'embonpoint ventral maximum du den⁵-menhir une large spirale⁶. Ses mains brunes et racornies tiennent chacune un outil étincelant. La première se lève régulièrement, entraînant quelques flamboiements éphémères. Elle serre un lourd marteau d'acier qui retombe avec force sur la tête estropiée du burin maintenu par la seconde. Le geste est sûr, méthodique. Il arrache immanquablement un éclat aigu et tranchant à la roche coriace avare de sa substance. Alors, le fragment minuscule est projeté dans un sifflement coléreux à l'écart de la zone de travail. Il blesse en passant un rayon de soleil qui se rétracte vivement non sans émettre au préalable une étoile vive de lumière, puis il termine sa trajectoire rageuse sur un tapis minéral blanc, là où un nombre incalculable de ses prédécesseurs jonche déjà le sol.

L'application du bonhomme, la finesse du trait et la délicatesse de la taille sont telles que l'ouvrage m'apparaît d'une ampleur considérable. La besogne est fascinante :

⁴ Spirale logarithmique symbole du Collège de 'Pataphysique. Bedaine et graphisme sur ladite bedaine du Père Ubu. La gidouille est la matrice et le fondement. Elle contient par englobissement la totalité des choses dont elle-même, qu'elle restitue sous forme nauséabonde mais tout autant enrichissante selon le principe d'Équivalence.

⁵ Homme dans la langue bretonne.

⁶ Laquelle est dite gidouille, après consultation d'un spécialiste en Hélicologie qui confirma qu'elle y correspond parfaitement.

De nouveau se dresse le bras tors... scintillations... « Pow ! », retombe... « Blop ! », « Wizz ! » fait l'éclat de pierre... et le flash « Shebam ! »...

Encore : le bras se lève, scintillations... « Pow ! », retombe... « Blop ! », « Wizz ! », flash... « Shebam ! »...

Et encore : le bras... scintillations... « Pow ! », tombe... « Blop ! », « Wizz ! », flash... « Shebam ! », bras... scintillations... « Pow ! », tombe... « Blop ! », « Wizz ! »...

À la régularité de l'opération s'associe la petite musique par icelle générée pour un rendu hypnotique optimal.

« Shebam ! Pow ! Blop ! Wizz ! »

« Shebam ! Pow ! Blop ! Wizzzzz !... »

Sans se retourner, sans perdre le tempo, le tailleur de pierre m'apostrophe. Sa voix chaude rajoute à la température déjà élevée.

— La pierre est femme, commente-t-il. Dure ou tendre, elle se donne à qui sait la séduire et à nul autre. Certains, qui la forcent plutôt qu'ils ne la dévoilent, ne savent rien des plaisirs de la chair offerte, rien des trésors que recèle la roche en son âme enfouie au fond des millénaires. Ils ne savent rien de l'art de la taille. La pierre est femme, elle ne se plie aux assauts de son amant que pour mieux l'abuser.

Il abandonne enfin marteau et burin pour effleurer avec la pulpe rêche de ses gros doigts de travailleur la blessure vive de la sculpture. Il la caresse délicatement, elle frémit.

— La pierre est femme. Elle est la mère issue d'un magma incandescent, qui édifia les continents, modela un berceau aux formes de la Terre. Elle est l'amante, celle qui ensorcelle, celle qui aime et qui tue. Elle est la parole des siècles, le témoin des origines. Elle est vivante mais d'une vie tranquille, une vie de lente transmutation, une vie éternelle et minérale... Je les connais toutes, de la plus terne à la plus riche, de la craie friable au diamant étincelant. Les unes se taillent à grands coups de masse, les autres se peaufinent à la loupe. Mais chacune a son caractère, chacune contient en elle beauté et harmonie. Qui a vu au sortir du limon boueux rouler l'âpre rubis brut et terne ne peut imaginer

quel bijou éclatant il engendrera... si des mains malhabiles n'étouffent pas son feu intérieur.

Il promène inlassablement une main câline sur la surface lustrée du den-menhir qui, de fait, se trouve plutôt être maouez⁷ que den. Sa voix n'est plus qu'un murmure :

— Dans ma longue vie, j'ai taillé autant de roches qu'il est d'étoiles visibles dans un ciel serein. J'ai bâti des temples, construit des routes, édifié des ponts, peuplé des villes de figures héroïques... J'ai tant fait ! Mon corps entier s'identifie parfois au minéral, au point que j'en oublierai un jour de respirer, c'est certain...

Un silence pudique tente une craintive ingérence. Mon attention ainsi soulagée se détourne insensiblement des gestes de l'homme en faveur de l'énigmatique composition spirale. À ma grande confusion ! Car l'investigation à peine ébauchée produit un effet inattendu autant que fulgurant. Un violent tourbillon me retourne l'encéphale plus sûrement qu'une farouche campagne politique. Je branloche épouvantablement avant que ne s'interpose le vieil homme. De ces gros doigts de carrier, il détache avec une habileté surprenante mon regard de la spirale. Je retrouve aussitôt mon équilibre perdu et une verticalité un instant compromise. Son sourire engageant fini de me remettre d'aplomb. Il me fait face désormais et je peux distinguer sur son visage radieux les stigmates de l'âge, les rides profondes qui l'apparentent étonnamment à son œuvre gravée dans le roc. Son regard néanmoins demeure vif et rieur comme celui d'un adolescent. Il me dévisage, ne dissimulant rien d'une curiosité naïve, presque enfantine. L'examen semble le satisfaire car il m'invite du geste à poser mon céans le plus commodément que je le puisse faire dans le périmètre ras et ombragé du maouez et néanmoins maous menhir tandis que lui-même en fait autant. Je laisse avec délectation glisser mes fesses dans l'herbe accueillante

⁷ Femme dans la langue bretonne.

irradiant un tendre et virginal rose pubis⁸ sous nos latitudes pataphysiques. Mes doigts peignent sensuellement les tiges souples et fraîches autour de moi. Cette marche forcée m'a harassé, je m'abandonne à une douce euphorie due à la présence rassurante du vieillard. Lui s'est adossé à la pierre sans cesser d'évaluer ma personne. J'évite soigneusement de lorgner la spirale derrière son dos dont la seule présence dans mon champ de vision parvient à me troubler l'esprit.

— Rien qu'un petit malaise, dit-il. Tu n'étais pas préparé.

— Ah ! fais-je, dubitatif.

— Le temps est par essence vertigineux pour le simple mortel.

Mon visage doit afficher une incompréhension telle qu'elle ravit le vieillard jusqu'à le plier de rire, me laissant craindre une dislocation imminente.

— Non... je ne suis pas sénile, non... ânonne-t-il, près de l'étouffement.

Je détesterais devoir lui pratiquer une séance de bouche à bouche. Fort heureusement son hilarité se tarie bientôt, le préservant de l'asphyxie. Seuls les poils hérissés de sa barbe patriarcale en gardent l'hirsute séquelle.

— Je n'ai pas l'occasion de voir beaucoup de monde. Cela me rend euphorique.

— Ah ! refais-je.

— Je n'ai malheureusement pas toujours la chance de rencontrer un bavard, ironise-t-il.

— Euh ! émets-je sans à-propos.

— Mais je peux parler pour deux s'il le faut.

J'esquisse un sourire. Et, pour complaire au brave homme, délie enfin ma langue, quoique sans me fendre d'un long discours.

⁸ J'ai écrit « rose éléphant » en titre de l'ouvrage pour ne point heurter la sensibilité de lecteurs potentiels un tantinet coincés. Je précise néanmoins que le rose pubis est équivalent sur l'échelle des couleurs au rose éléphant et que je peux donc pertinemment utiliser l'un ou l'autre pour peindre mon herbe. Ceci est vérifiable par tout expérimentateur en état d'ébriété avancé.

— Je suis perdu, dis-je piteusement.
 — À la bonne heure ! s'exclame-t-il.
 Je fronce les sourcils.
 — J'espérais plus de compassion, déploré-je.
 Il rit. Avec pondération cette fois. Un staccato éraillé.
 — Je me réjouis simplement du son de ta voix. Je n'aurais pas le cœur à me moquer de tes malheurs. Tu es perdu, donc ?
 — Des heures de marche dans une forêt inconnue...
 — Logique ! On ne se perd bien que dans l'inconnu.
 — Je suis pourtant un coutumier de Fontaublaine...
 — Conclusion : ou tu as un piètre sens de l'orientation, ou bien tu n'es pas à Fontaublaine.
 Il rit encore de ma mine renfrognée. C'est un joyeux luron, le papé !
 — Tu as perdu aussi le sens de l'humour ?
 Je persiste dans ma trogne revêche.
 — Détends-toi, je suis là pour t'aider. Et pardonne ma familiarité. Pour le doyen des doyens que je suis, tu n'es qu'un galopin.
 — Ah ! Quel est votre âge ? demandé-je sans réelle curiosité.
 Ses yeux pétillent de malice.
 — Question pertinente mon jeune ami, dont nous remettrons la réponse à plus tard.
 Je m'impatiente. Le temps passe et Nylène, d'ici peu je le prédis, en fera de même. Toute douce que soit Nylène en temps normal, elle n'est pas une personne complaisante lorsqu'elle perd patience. Il serait prudent de rentrer rapidement.
 — Vous espériez un bavard... à la condition qu'il pose les bonnes questions !
 — Oh ! Oh ! Est-il drôle ce petit homme... Il y a un peu de ça, je le confesse, car les bonnes questions sont essentielles à ta progression. Cependant, dans ton état d'esprit actuel, je ne cherche qu'à te préserver. Je crains que tu n'accordes guère de crédit à des révélations trop hâtives.

— Je n'aime pas beaucoup les énigmes. Votre âge ne m'est pas d'une utilité absolue, n'en parlons plus. Indiquez-moi plutôt mon chemin.

— Tu dois être patient, la route est longue de la Terre au Royaume.

— En clair, ça signifie ?

— Il me faut te l'avouer : tu n'es plus, mon pauvre ami, dans ton univers. Je ne sais par quel enchantement tu te trouves ici, mais sache qu'il n'y vient d'ordinaire que les morts.

— Les quoi ? hébété-je.

— Les décédés, les trépassés, les expirés, les clamsés, les défunctés, les macchabées... Or, tu me parais parfaitement vivant.

Complètement gaga, le vieux ! pensé-je. Et lui de conclure :

— Les voies du Seigneur sont impénétrables !

Mon exaspération croît, alors que le pauvre cinglé sourit aimablement.

— Je sais, cela te paraît incroyable et ta déception est légitime. Mais tu dois apaiser ta colère, calmer ton impatience et venir à moi comme un petit enfant pur et confiant...

Je manque l'envoyer paître, lui, ses défunctés et ses petits enfants. J'aimerais le secouer, violenter ce corps délabré jusqu'à ce que raison il recouvre. Mais une telle bonté émane du vieillard que l'acte à peine envisagé me paraît irréalisable, impossible pour cause de lèse-vénérable. Je tempère mes ardeurs et, faute de rajeunir, m'astreins néanmoins à plus d'affabilité. J'affiche un sourire forcé, un peu condescendant malgré moi.

— En vérité, tu as quitté ton monde, persiste-t-il sur le même ton.

Je n'ose relever tout ce que cette assertion suggère d'incongru. Je questionne simplement :

— Où suis-je ?

— Tu es dans le Royaume, sur la route des Cieux éternels.

Je ne fais aucun effort pour ouvrir de grands yeux étonnés.

— Oh, tu n'es pas le premier... Bien que le phénomène soit rare, d'autres auparavant qui n'avaient pas davantage pris la peine

de passer de vie à trépas sont venus s'échouer ici, poussés par leur quête ou pour Dieu sait quelle raison... Je les aidai du mieux que je pus. Comme j'agirai envers toi... si je sais ton but...

Silence ! Un beau silence tout neuf, tout beau, clair et rond comme une note de musique mais sans le son. Rond aussi comme ma bouche de laquelle plus rien ne s'échappe qu'un filet d'air tenu.

— Eh bien ?... rompt le vieillard à son tour.

Et le silence en deux demi-lunes pas très égales et plus neuf du tout s'en va, bancal, exercer ses talents ailleurs.

— Comment puis-je t'être utile ? insiste le vieil homme.

Passé le temps de la sidération, je respire un grand coup. Puis :

— En m'indiquant le chemin du retour, pardi ! Je n'ai pas d'autre but. Pas de quête. Hormis la chasse au piano sauvage que je classe désormais au second plan de mes préoccupations, ma seule ambition du moment est de rentrer au bercail.

— Taratata ! Ça n'est pas aussi simple. Lorsque l'on aborde nos rivages, ça n'est pas pour y faire du tourisme et retourner chez soi dans la foulée. On n'accède pas au Royaume par hasard, jeune homme...

— Mais si, je vous assure...

— Mais non. Réfléchis un peu. Au début, le Royaume était sur Terre, avec le Paradis et *tutti quanti*. Tu sais ce qui s'est passé... Dieu chassa l'homme de ce lieu et, le sachant curieux, prit soin de cacher le Royaume en un lieu où l'homme ne pouvait pas le trouver. Par définition, on ne peut donc pas arriver ici par hasard.

— Pourtant...

— Ah ! Les temps changent. Plus personne n'a d'ambition de nos jours. Où sont les valeurs d'antan, les grands idéaux ? J'ai connu une époque où l'homme était prompt à découper quiconque en rondelles pour une quête parfois insignifiante, prompt à toutes les folies, à prendre tous les risques... Aujourd'hui, on chasse le piano !

Il lève les yeux au ciel.

— Je vous demande un peu, Seigneur : le piano !... Allons, soyons sérieux, dis-moi quel est ton Graal et je te dirai où aller.

— Mon Graal ?

— Ta mission... Il y a forcément une raison à ta présence au pays des morts. Et tu l'as sans doute effacée de ta mémoire, volontairement ou non... Tu n'aurais pas utilisé la machine de Wolf⁹ ?

— Hein ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Examine la situation, tu ne peux pas être ici par erreur. Alors, cherche le pourquoi. Et trouve ! Ce sont souvent les questions les plus ardues qui appellent des réponses simples.

Il ricane. Ses yeux s'allument de feux multicolores. La situation semble l'exciter beaucoup, à l'inverse de mon sentiment personnel.

— Je n'ai qu'une image à l'esprit, une seule aspiration, retrouver mon hélinaute stationné quelque part aux confins de cette forêt, et qui attend mon retour.

— Un héliquoi ? Ça ressemblerait peut-être bien à une machine de Wolf, ton machin.

— Mais non, il s'agit simplement d'un véhicule. Il roule, vole et flotte à la demande, voilà tout.

— Drôle de Graal ! Je connais beaucoup de chemins mais ton truc, là, ton... hélichose, je ne saurais pas te dire où il est. Cherche encore. Tu n'apprendras de ton dessein que lorsque tu seras nu dans ton âme.

Je me lève en beuglant mon exaspération.

— C'est idiot ! Je ne cherche rien. Je n'ai pas d'autres soucis que de retrouver ma femme, ma maison et mon poisson rouge. Le reste, je m'en fiche. Le Royaume y compris !

Le papi a suivi le mouvement. Il s'est dressé fort vivement malgré son âge, m'a saisi par le bras pour m'entraîner à l'écart du maouez-menhir.

— Allons, allons, tu as tort de t'obstiner. Et de te sous-estimer ! Nul ne traverse le Royaume sans raison véritable.

⁹ Les Vianophiles auront évidemment reconnu le Wolf de « l'Herbe rouge ».

Imagine un peu, ce serait le binz ! Tu ne dois pas espérer retrouver ton univers avant l'accomplissement de ce pourquoi tu es ici. Dieu a jeté son dévolu sur ta petite personne, c'est donc que tu es essentiel, même si tu l'ignores.

— Et si c'était le Diable ? lancé-je, un brin provocateur.

— Hi, hi ! rit-il. Le Diable ne s'embarrasse pas d'un ingénu.

Je rumine une objection acide qu'il ne me laisse pas l'occasion d'émettre. Nous sommes parvenus sur un espace nu, une surface damée où se dessine en traits blancs un quadrillage régulier numéroté et surmonté d'un large demi-cercle. Cela ressemble à un énorme scarabée. Le vieillard abandonne mon bras, s'élance sur la première case en poussant du pied un galet plat, puis entame une gracieuse chorégraphie qui l'emmène, tantôt à cloche-pied, tantôt en virevoltes et pointes aériennes, de carré en carré jusqu'à l'arc de cercle final. Le galet l'y a précédé, qui a parcouru le même itinéraire au ras du sol. Le vieillard s'immobilise enfin, bras levés, jambes écartées dans une invocation muette au ciel serein. Je clape quelques applaudissements admiratifs. Lui, quittant la pose, revient vers moi.

— J'adore la marelle, avoue-t-il les joues rougies par l'effort. Ce jeu me détend. J'ai un peu amélioré les figures...

Il désigne la piste.

— Si le cœur t'en dit.

— Non, merci. Je ne suis pas d'humeur folâtre... et je ne possède pas votre adresse.

— Je n'ai aucun mérite... beaucoup d'entraînement... et plus de temps que quiconque.

Nous revenons à petits pas nonchalants vers la pierre dressée.

— Votre âge ne semble pas vous handicaper, remarqué-je.

— C'est vrai. Il n'est pourtant pas négligeable.

— Vous n'êtes toujours pas disposé à me l'apprendre ?...

Et aussi qui vous êtes, et ce que vous faites seul au milieu de cette forêt ?

Il soupire avant de faire acte de complaisance :

— Je suis le *Gardien du Passé*, mais on me nomme également le *Grand Copiste*, ou le *Vieux de la Pierre Dressée*, ou encore le *Tailleur de Pierre*, et plus simplement l'*Ancien*... et un tas d'autres titres. C'est selon : l'humeur ou le lieu.

Je tousse.

— Ça ne répond pas très clairement à mes questions.

— Je suis né de l'Homme, avec l'Homme, pour transcrire à la pointe du burin la grande épopée de l'humanité. Est-ce plus clair ?

— C'est une charade ? grimacé-je.

Nos pas nous ont ramené vers le maous-menhir. Imperturbable, il désigne le rocher.

— Cette spirale a quelque chose comme six millions d'années... Elle a mon âge !

Je m'étrangle.

— Tu voulais une réponse, tu l'as... Je savais que tu ne me croirais pas. C'est pourtant l'exacte vérité. J'ai vécu tout ce temps et ma gravure est l'enregistrement fidèle et condensé du passé de l'humanité depuis son avènement jusqu'à ce jour, cet instant précis.

Le silence bancal de tout à l'heure est revenu. Je le reconnais à ses demi-lunes inégales. Il est devenu méfiant et ne se laissera plus rompre aussi aisément. Je tente malgré tout quelques phonations mais à chaque inspiration ma voix s'éteint avant que de naître. Je reste médusé à scruter les yeux pétillants de mon interlocuteur. J'y décèle de la malice, certes, mais point de moquerie. Il ouvre la bouche et le silence s'enfuit avant de subir une nouvelle défaite.

— Je conçois ton incrédulité... Approche... Au delà d'être féminine, la pierre est une auge, un bateau, un as formidable porteur de vie et voguant fier dans l'éther. Approche et pose un doigt sur la gidouille à l'endroit de ton choix.

Je n'ai encore une fois rien compris au discours du vieillard, mais sa volonté plus forte que la mienne guide mon

geste. Je dresse un doigt hésitant vers la roche qui semble m'appeler.

Dans le ciel, le soleil n'a pas changé de place. Mon chronomètre marque toujours midi, seize minutes et dix-neuf secondes. Que fait donc le temps ? Que fait-il lorsque je viens poser mon doigt presque au centre de la spirale ? Mon cerveau explose, je m'éparpille dans une vive lueur verte. Soudain, je suis ailleurs...